

À propos du *Déluge*

Le western polono-lituanien, au XVIIe siècle

Un rapide parcours de la biographie de Henryk Sienkiewicz suffit pour remarquer que sa vie appartenait tant à l'écriture qu'au voyage. Tout en ayant souvent joué un simple touriste, il a aussi été aventurier au long cours, à deux reprises du moins, en Amérique du Nord, puis sur le continent africain. Mais avant de pouvoir assouvir son appétit d'espace, il s'était lancé dans l'écriture, celle-ci l'avait d'ailleurs probablement sauvé d'un destin qui aurait pu être tout à fait honorable mais ordinaire.

Sa famille, apparentée aux Tatars de Lituanie par son père, est certes noble mais appauvrie et, après une errance d'une province à l'autre, elle finit par s'établir à Varsovie ; la maisonnée qui se compose alors des parents et de leurs cinq enfants vivote plutôt que ne vit, maintenant difficilement son statut social. Le jeune Sienkiewicz, avant de passer son baccalauréat, doit travailler comme précepteur, puis il s'inscrit en médecine, à l'École centrale de Varsovie, opte rapidement pour le droit et finit par le département de littérature et d'histoire qu'il abandonne sans diplôme. De cet étudiant au choix indécis, ses compagnons du banc universitaire brossent une image peu flatteuse, celle d'un homme chétif (il mesurait à peine 1m54), au visage enfantin, de santé fragile, et de plus timide, réservé, transparent en somme.

Ses premières publications parues, une transformation s'opère en peu de temps. La presse des années 60, 70 et 80 du XIXe siècle connaît, nous le savons bien, un formidable essor, elle est en permanence à l'affût de nouvelles plumes, de nouveaux talents, elle pressure les uns, les faisant vivre chichement, fidélise les meilleurs, les payant à peine mieux. Sienkiewicz est une bonne plume, il produit des feuilletons, des critiques littéraires et théâtrales, des nouvelles, un roman et il signe sa production du pseudonyme Litwos (le Lituanien)... L'étudiant médiocre et effacé se transforme en homme de lettres, en habitué des salons artistiques, il vit aussi son premier grand amour, courtise une demoiselle belle, riche, issue d'une bonne et respectable famille. Mais, l'époque oblige, les parents de Maria s'opposent à cette union, effrayés par l'état déplorable des finances du fiancé et ses dettes ; ils coupent court à l'idylle, faisant sombrer les amoureux dans le désespoir, et le désespoir de la jeune femme est tel que, inconsolable, elle n'épousera jamais aucun autre prétendant.

Quant à l'écrivain en herbe, il se lance dans la vie mondaine, y trouve consolation, notamment dans un des salons les plus prisés de Varsovie, celui de Helena Modrzejewska, femme belle et comédienne de génie, la Sarah Bernhardt polonaise, à qui

Sienkiewicz sera attaché des années durant, par un lien d'amour, d'amitié, d'admiration, dans le rôle du jeune soupirant subjugué par une femme mariée, toléré par l'époux. Dans le salon de Modrzejewska se réunit la bohème varsovienne, artistes, hommes de lettres, rêveurs.

Et c'est à cet endroit qu'est née l'idée de partir dans le Nouveau Monde. Le voyage en Amérique, la réalisation de son rêve de robinsonnade, a eu sans aucun doute une immense influence sur la création littéraire et sur le passage de l'écrivain à l'âge mûr. [Maria Kornilowicz, *Sienkiewicz*, Varsovie 2005]

Ayant réussi à signer un contrat de correspondant pour un journal polonais, le trentenaire entreprend son périple américain qui durera deux ans, le conduira de New York à la Californie, deviendra son voyage initiatique. Et, ce faisant, il réalise ce rêve frôlant l'utopie que nous sommes, depuis des générations, nombreux à avoir formulé au moins une fois dans notre existence, de vivre de la terre, autonomes, minimalistes, face aux éléments, à la nature. L'illustre compagnie de voyageurs compte, dans ses rangs, des écrivains, la talentueuse comédienne et son époux, des rêveurs, autrement dit les membres d'un salon littéraire européen.

Sienkiewicz établit son « quartier général » américain à Anaheim, une petite ville située dans le comté d'Orange, non loin de Los Angeles. C'était une toute petite bourgade, entourée des champs cultivés par des fermiers. Après bien des péripéties, toute l'équipe de belles âmes, avec Helena Modrzejewska en tête, finit par se poser à cet endroit. Leurs efforts d'exploiter une ferme n'ont pas duré longtemps et se sont soldés par une quasi faillite, ce qui était prévisible, chose qui, pour toutes sortes de raisons, n'avait pas traversé l'esprit de nos romantiques. Et bien que leur séjour à Anaheim n'ait duré que moins d'un an, la charmante petite ville allait ériger, des années plus tard, un monument à la mémoire de la grande actrice polonaise [idem].

L'impossible transformation d'un écrivain talentueux en un fermier américain n'est nullement, dans le cas de Sienkiewicz, un échec.

L'écrivain de métier est un être opiniâtre, il est opportuniste dans le bon sens du terme et, rien que pour produire une bonne page, il est prêt à puiser la matière là où la première occasion se présente, à tout moment et partout. Il grappille, assemble et remanie, il exploite autant son propre vécu bien réel que les écrits fictifs de ses confrères. Sienkiewicz ne dérogeait pas à cette règle.

En Amérique, le „Lituanien”, un écrivain névrosé et engoncé dans la norme imposée par la bonne société varsovienne goûte à la liberté que lui offre son statut d'un étranger sans attache, aux paysages, aux espaces, au travail manuel, à la chasse. Il côtoie des personnages hauts en couleur qu'il n'aurait jamais pu croiser dans un salon littéraire,

aventuriers et colons, outsiders, émigrés polonais à la recherche d'une nouvelle vie et de la fortune, il rencontre aussi ces « autres », les Noirs et les Indiens dont, par ailleurs, il parle dans ses chroniques polonaises, s'indignant parfois du sort qu'on leur réserve.

Et en bon écrivain, un écrivain avant tout, il s'imprègne de la littérature qui décrit les confins américains. Il avoue avoir « dévoré » Bret Harte et sa prose sur les colons de Californie et, bien entendu, James Fenimore Cooper, le « Walter Scott » américain dont d'innombrables romans content le Far West, celui de trappeurs, de colons, d'Indiens, et d'une foule bariolée, excentrique qui s'ébat à la frontière entre la « civilisation » et « la vie sauvage », la frontière que nous qualifierons aujourd'hui d'une autre culture, propre aux confins, propre au croisement de mondes opposés. Dans la prose de Cooper à la narration immersive, Sienkiewicz puise son modèle et l'inspiration, comme tant d'autres, depuis Balzac, Conrad à D.H. Laurence.

Sienkiewicz qui ne connaît pas vraiment les confins de l'ancienne Pologne, qui n'a pas exploré la Lituanie, la Biélorussie ni les steppes de l'Ukraine, qui n'a côtoyé des caractères « forts » et pittoresques que dans le Nouveau Monde et dans les romans américains, transpose la réalité du Far West dans sa « Trilogie » (dont le *Déluge* fait partie) et, ce faisant, il compose sa plus grande réussite littéraire qui allait le conduire, avec le célèbre *Quo vadis*, au prix Nobel de littérature.

Quand enfin son aventure américaine se termine, il retourne en Europe, il se marie, s'installe ou plutôt se contente de voyages plus courts et plus sages. Puis, il partira en Afrique. Mais le « rêve américain » ne l'abandonnera jamais et, aux moments de découragement et de doutes, alors qu'il se plaint d'étouffer partout en Europe, il ne cessera d'ourdir des projets de repartir, de s'installer cette fois en famille dans les étendues encore sauvages du Nouveau Monde.

« Pour le réconfort des âmes »

En 1888, Sienkiewicz clôt le dernier roman de sa « Trilogie », le *Messire Wolodyjowski*, par la phrase que bien des Polonais connaissent : « c'est ainsi que se termine ce cycle des livres que j'ai écrits, dans un patient labeur, durant plusieurs années, pour le réconfort des âmes ». Et cette innocente formule « pour le réconfort des âmes » fera couler beaucoup d'encre. Aujourd'hui encore.

Nous sommes dans les années 80 du XIXe siècle, et la « Trilogie » paraît en feuilletons, quasi simultanément à Varsovie, Cracovie et à Poznan, dans ces capitales russe, autrichienne et allemande des trois zones du pays qui est démembré depuis bientôt une centaine d'années. L'idée du « réconfort des âmes » fait donc réagir, et violemment. Elle émeut ceux qui clament que la nation a un grand besoin, là, en ces

temps d'occupation, de chercher, et de trouver, du réconfort dans son passé tumultueux mais glorieux, alors que d'autres s'insurgent littéralement : il faut réveiller, agiter les esprits, et non les berner par des mirages lénifiants d'anciens temps, et surtout l'indépendantisme ne doit pas empiéter sur le terrain du combat social.

Notons, entre parenthèses, que l'impact de la parole romanesque à l'époque de la grande prose du XIXe siècle doit faire rêver les écrivains d'aujourd'hui, pas seulement en raison des tirages vendus mais aussi par l'intensité et la virulence des débats que les auteurs avaient le pouvoir de déclencher dans la presse, dans les cercles de lecture, parmi les critiques et les intellectuels de premier plan, mais aussi auprès d'un large spectre de lecteurs. Ce phénomène s'accroît sans doute dans les pays occupés, colonisés, privés d'existence étatique : la parole, la langue, la littérature sont des outils de combat, souvent la seule arme dont dispose l'opprimé à l'endroit de son oppresseur. Dans des situations normales - et, depuis des temps immémoriaux, de « normales » sont qualifiées la liberté et l'autodétermination des peuples -, l'énergie humaine s'écoule différemment, happée par le concret de l'action économique ou sociale, et l'art peut fonctionner autrement qu'un combat, autrement qu'une mission.

Pour revenir à l'univers du *Déluge*, notons que l'histoire et la géographie y sont des protagonistes à part entière. Son action ne cesse de se déplacer, elle roule d'un bout à l'autre de l'immense territoire de la République des deux nations, cet État fédératif qui réunissait la couronne de Pologne, le duché de Lituanie, englobait des terres biélorusses et l'Ouest ukrainien. Avec nos héros, nous parcourons les forêts vierges, les steppes, les fleuves, touchons à la chaîne des Carpates, et les noms de villes et de chefs-lieux défilent, avec leur description de l'époque. Aujourd'hui, les férus de Sienkiewicz entreprennent des voyages suivant les chemins qu'ont traversés les protagonistes fictifs du roman, et tout « grand lecteur » comprendra parfaitement l'intense plaisir que l'on peut puiser dans de telles escapades.

Quant à l'histoire, la « Trilogie » ouvre la série des grands romans historiques de Sienkiewicz, et nous pouvons bien imaginer que le choix de l'époque pour une fresque aussi vaste n'a rien, absolument rien de fortuit. Ce choix est dicté bien entendu par les caractéristiques mêmes de l'époque : le XVIIe siècle est, pour un conteur, un matériau gratifiant, épique par excellence, c'est un siècle de guerres longues, quasi incessantes, avec des famines sévères et des épidémies que les conflits à répétition charrient toujours, et de rares périodes de paix, d'armistices plutôt, où la prospérité et le calme ne s'installent jamais durablement. Le XVIIe siècle est considéré comme l'un des plus dévastateurs dans toute l'histoire de l'Europe centrale et orientale ; il fournit donc à un prosateur des revirements et des drames à profusion, une foule de personnages historiques tourmentés, il offre une variété d'attitudes que l'homme adopte face à l'adversité, dans des situations extrêmes.

Dans le choix de Sienkiewicz, il y a tout de même plus qu'un simple penchant de prosateur pour une époque mouvementée.

Répetons-le, l'écrivain produit les milliers de pages de sa « Trilogie » en un temps record, dans les années 80 du XIXe siècle, au cours d'une décennie qui est toujours marquée par le traumatisme de l'Insurrection de Janvier, un soulèvement polonais contre l'Empire de toutes les Russies qui, à peine un quart de siècle plus tôt, en 1864, s'est soldée par un échec sanglant, coûteux en vie humaine et en dégâts matériels. Après un an et demi de combat, la défaite militaire des insurgés de Janvier s'est accompagnée d'un lot de représailles russes dont la dureté a excédé toutes les brutalités passées du régime. Il y a eu, en masse, des exécutions, des déportations en Sibérie, des confiscations de terres et de domaines au profit des colons russes, puis un exil de rescapés en Occident. Toute une génération de jeunes a été décimée. Mais les représailles ont touché la société entière, écorné ses libertés au quotidien : l'usage de la langue polonaise dans les écoles, l'observation des cultes, la liberté d'expression, et les répressions économiques ont jeté même les simples sympathisants des insurgés dans une existence précaire, chez soi ou à l'étranger.

Boleslaw Prus, le plus talentueux prosateur polonais du siècle, lui-même insurgé de Janvier, compare la vie de ses contemporains, y incluant sûrement sa propre personne, à la situation des gens qui errent « de nuit, ayant perdu leur chemin au milieu d'une forêt ».

Cette défaite a aussi sonné le glas du mouvement romantique, avec son rêve de l'indépendance du pays, son ethos du sacrifice héroïque ; tout cela a été balayé par l'âpreté du quotidien, par l'existence humiliante d'un colonisé qui vit à la périphérie d'un empire autoritaire et arriéré.

Pour les Polonais, un autre combat en apparence plus terre à terre s'est amorcé ; désormais il n'est plus question du luxe de la liberté ou du rêve d'un pays à soi, il est en revanche question d'une simple survie physique de la nation. Parce qu'il est nécessaire de sauver les gens, de préserver ce qui peut encore l'être, la culture, l'habitus de la communauté, langue, mœurs, cultes, mode de vie... En Europe occidentale aussi, le même revirement d'idées est en cours. Mais, répétons-le, sur les terres de l'ancienne République des deux nations annexée par les puissants empires voisins, prussien, autrichien et russe, il faut relever le défi sans l'État nation, dans la posture de l'opprimé. Le défi sera d'ordre social, économique avant tout, structuré par les concepts du « travail organique » et du « travail à la base » qu'apporte le courant positiviste occidental, avec la percée progressive de la pensée de Darwin, de Herbert Spencer, d'Hippolyte Taine ou

d'Auguste Comte (la philosophie de ce dernier s'implantera d'ailleurs à Varsovie de manière aussi durable que dans le lointain Brésil, plus puissante que dans son pays d'origine).

L'empreinte traumatique de la défaite du soulèvement de Janvier reste donc indélébile, elle marque la psyché de ceux qui n'y ont pas pris part. Comme Henryk Sienkiewicz, trop jeune et trop frêle pour prendre les armes, mais dont le frère aîné avait combattu et survécu, il mourrait « pour la France », dans la guerre franco-prussienne, huit ans plus tard.

Est-ce donc le moment opportun pour « reconforter les âmes » avec des romans historiques ? Les détracteurs de Sienkiewicz posent la question que l'on peut résumer rapidement comme suit : à cette époque critique, face à la dureté du moment que la communauté traverse a-t-on le droit de berner les consciences, d'endormir les esprits ? Et avec la prose populaire, avec l'épique, le grandiose, avec l'ironie et l'humour. Sienkiewicz répond par l'affirmative. *Le Déluge* s'achève par le monologue que, du lointain XVIIe siècle, le rusé et attachant Zagloba adresse à la postérité (alors que les protagonistes du roman, atablés, fêtent une victoire militaire sur l'ennemi de leur pays.)

Levons nos coupes, compagnons, aux générations à venir ! Que Dieu les bénisse afin qu'ils préservent ce qu'on leur lègue, cet héritage restauré par moult efforts, au prix de notre sueur, de notre sang ! Et quand les temps durs seront de retour, qu'ils trouvent secours dans la souvenance de nos personnes, que jamais ils ne cèdent au désespoir et sachent qu'il n'existe point de déconvenues dont on ne puisse se relever, avec l'aide du Seigneur, et viribus unitis.

Le roman populaire qui devient un classique

Les manuels d'histoire polonais attribuent au XVIIe siècle le nom de « temps de guerres », par contraste notamment au siècle précédent, ce XVIe siècle « d'or » où la fédération polono-lituanienne régie par la dynastie des Jagellon a connu l'essor économique, la tolérance religieuse et la Renaissance, le modèle italien réécrit par la tradition locale a produit des chefs-d'œuvre dans les lettres, les arts et dans l'architecture, que nous admirons toujours aujourd'hui à travers cette partie de l'Europe.

Puis vient le XVIIe siècle qui charrie la contre-réforme, des guerres et des désastres et qui porte en germe la future chute et le démembrement de la République

des deux nations, sa totale disparition en 1795.

L'action du *Déluge* s'ouvre avec l'an 1655, avec le début de la guerre du Nord que provoque l'invasion suédoise sur le territoire de la République. Au fil du temps et des combats, se joignent à cette guerre la Prusse, le Danemark, les troupes turques et hongroises, les alliances vacillent et changent suivant les rapports des forces. Ce conflit est d'ailleurs bien ancien, il a commencé avec les premières années de ce siècle : en sont la cause une vieille querelle dynastique et une rivalité croissante, entre la République polono-lituanienne et la Suède, pour la domination de la mer Baltique et du lucratif commerce maritime de ses ports.

L'armée suédoise qui franchit la frontière polonaise en 1655, par le nord-ouest, est aguerrie, composée en grande partie de vétérans et de mercenaires désœuvrés, et ils sont légion à offrir leurs services après la fin de la Guerre de Trente ans qui vient de ravager les terres allemandes avant tout, et de secouer toute l'Europe occidentale, la France y ayant aussi pris part. Sienkiewicz en parle et le répète : face aux rangées de soldats de métier dotés d'une expérience guerrière sans faille, qui avancent sous les ordres des chefs tout aussi férus de l'art militaire, sortira sur les plaines polonaises, comme premier rempart du pays agressé, une armée levée pour l'occasion où s'assemblent, dans un fantaisiste désordre, des hobereaux fermiers, à l'aise dans leurs prés et étables, et sûrement pas sur un champ de bataille. Bien que les historiens modèrent aujourd'hui cette caricature, la description romanesque affleure la vérité du moment.

La défaite de la République des deux nations est totale : l'une après l'autre, les grandes provinces se rendent, faisant allégeance au roi de Suède, d'autant plus promptement que celui-ci promet de préserver les privilèges des nobles, le *statu quo* politique, et de fournir au pays des renforts pour sa guerre contre l'empire russe, cet autre conflit qui enflamme toujours le flanc Est du pays. Les troupes suédoises déferlent donc comme une vague puissante, comme un déluge qui balaie la République ; le premier volume du roman en brosse le tableau d'ensemble.

Dans le deuxième tome, probablement le meilleur, défilent scènes et images d'un pays conquis, humilié où règne la soldatesque étrangère, et cette représentation concorde, dans les grandes lignes, avec le récit des historiens et leurs sources. Les ravages de cette guerre sont, par les historiens, comparés au désastre qu'allait provoquer la Seconde Guerre mondiale sur ces mêmes terres. Et nous, lecteurs d'aujourd'hui, nous assistons certes à ce conflit ancien, vieux de presque quatre cents ans, mais nous suivons aussi les rouages de ce qui est, depuis toujours, une guerre

d'invasion : stupeur et humiliation des vaincus ; morgue et brutalité croissante des vainqueurs.

Tout en assistant aux aventures rocambolesques d'Andrzej Kmicic, qui d'un soldat brigand excentrique se transforme peu à peu en un citoyen assumé, tout en accompagnant son périple à travers la République en chaos, du nord-est au sud-ouest du pays, le lecteur parcourt des pages amères, fortes, emplies de portraits de ceux qui résistent, de ceux qui trahissent ou qui se sont déjà résignés. Des jugements sévères sont portés contre la nation entière qui, sans combattre, courbe avec servilité l'échine, se livre à l'ennemi, l'accepte, l'accueille même, dans le naïf espoir de voir sa vie préservée dans sa forme d'antan, avec biens et privilèges.

Alors que dans le premier tome, nous observons les grands de ce monde, princes, magnats, voïvodes et hetmans, trahir la République, le volume suivant fait l'état d'une autre vague, d'un autre « déluge » qui suit invariablement la félonie des élites : le petit noble, le bourgeois et le paysan prospère flanchent eux aussi, et ils se mettent à fuir ou plutôt à errer, en désordre, avec leur bétail, dans des charrettes emplies de quelques biens, d'une province à l'autre, de la campagne à la ville, ballottés par une quête dérisoire d'un lieu paisible.

Retournons maintenant au tome deux, et à la guerre d'invasion, à sa logique. Nous y sommes loin du « réconfort » promis des âmes. Parce que le message de ces pages est sans appel : celui qui envahit de force son voisin ne porte jamais, dans la besace de ses soldats, ni paix ni prospérité. Les exactions à grande échelle de l'armée ennemie, pillages, meurtres, exécutions et abus commencent dès son entrée au pays ; c'est donc la composante inévitable de la guerre, le lot qui fait partie intégrante de toute invasion. Et même si, en franchissant la frontière du pays, l'élite suédoise, et le monarque suédois le premier, a signé des accords et garanti des privilèges sur du vélin pourvu de sceaux et d'armoiries, même si elle tente d'asseoir son pouvoir en évitant la terreur, cette tactique de promesse, de bienveillance et de largesse va à l'encontre du geste même, s'oppose à la logique propre à toute invasion armée.

Subissant la terreur au quotidien, au plus près dans sa chair, le peuple, c'est-à-dire paysans, petits-bourgeois, hobereaux, simples soldats et officiers seront les premiers à prendre les armes, épaulés par quelques magnats qui restent fidèles à Jean Casimir, le monarque polonais. Peu à peu le maquis se forme, les forces de résistance se regroupent. Les renforts arriveront de l'étranger.

Mais le *Déluge* reste avant tout le roman populaire au sommet de ses réalisations.

Et Sienkiewicz est avant tout un formidable conteur qui sait à la perfection enchevêtrer le fictif dans le réel de l'histoire. Intrigues, sentiments, amours, amitiés et batailles, le suspense assaisonné d'humour et d'une légère teinte d'ironie courent sur les pages. Et quand l'auteur nous raconte le siège de Jasna Gora et sa défense, il nous attire vers l'épique, le grandiose, vers la « réalité augmentée », parce qu'il force le trait et transgresse la vérité purement historique. Il est bien vrai que le monastère a été assiégé, que cette attaque contre un lieu sacré a soulevé une vague d'indignation dans un pays fortement croyant, mais l'influence de l'événement et le rôle de père Kordecki, supérieur de l'ordre, sont pour un historien par trop appuyés.

Dans le troisième et dernier volume, alors que l'intrigue principale et la multitude d'intrigues secondaires convergent vers le dénouement, la guerre sur les terres polono-lituanienne fait rage. Sienkiewicz décrit des batailles, des escarmouches, des duels, il en est un maître incontesté. Ce sont des scènes qui s'apparentent aux tableaux peints, mouvants, vibrants, colorés de bannières et de sang.

Et, par moments, au milieu d'une scène sanglante d'un carnage, le narrateur arrête l'action et s'abandonne, avec son lecteur, à une sensation d'effroi. Parce que nous nous trouvons face à ce que chaque guerre, peu importe les raisons des uns et les torts des autres, comporte non pas de dramatique, mais de tragique. L'un des commentateurs du *Déluge* et, plus tard, du *Messire Wolodyjowski*, s'insurgeait dans la presse contre la cruauté de Kmicic, sa soif de vengeance et de sang : tel ou tel aurait pu être épargné, disait-il, telle ou telle scène supprimée. Que penser de notre héros préféré qui, même transformé en honnête homme, continue à massacrer ? Mais rien à faire : nous rendons justice à l'écrivain, à sa vision qui découle tant de sa conscience de la chose que de l'intuition créatrice sans faille. L'essence de la guerre ne relève pas du drame mais du tragique, dans ce que le tragique comporte de fatal, d'inéluctable, de fondamentalement cruel, et la justesse de la cause ne peut y remédier.

S'agit-il là toujours d'un simple « réconfort des âmes » ?

Attaqué par les critiques pour l'inutilité sociale de son art, Sienkiewicz répliquait : « L'art n'a pas le devoir de suivre, et il n'a jamais suivi, la question de l'utilité ». Mais osons compléter ses dires : l'art ne doit pas suivre l'utilité immédiate. Ne serait-ce que par cette vérité sur la logique, sur les rouages de la guerre d'invasion, le *Déluge* remplit amplement son rôle « d'utilité », tout d'ailleurs comme chaque œuvre véritable qui, au-delà de l'immédiat, finit par remplir le sien.

Après la parution du roman, son auteur recevait des piques de la part des critiques classés à droite (comme l'influent professeur Stanislaw Tarnowski), et ce pour avoir croqué l'image de l'aristocratie dépravée ; plus tard, une sévère attaque viendra du flanc gauche (Stanislaw Brzozowski, Waclaw Nalkowski...) en raison de son patriotisme désuet, de sa « polonité » exacerbée, son esthétisme nuisant à la cause sociale. La virulence de ces dernières attaques s'intensifiait, sans doute, simplement parce que l'influence, la popularité de ces romans ne cessaient de croître dans les trois zones occupées du pays : tout le monde lisait la « Trilogie », de la fine fleur de l'intelligentsia au bourgeois et paysan, celui-ci parfois analphabète assistait à la lecture publique de l'épopée.

Quant à la postérité du *Déluge*, disons simplement qu'on rencontre toujours des Polonais qui imitent le parler de Kmicic ou de Zagloba, qu'il existe des rues et des restaurants portant leur nom, et des groupes de lecture sur les réseaux sociaux. Sans parler d'ouvrages universitaires et des colloques où l'on continue à ausculter l'œuvre et le mystère de sa popularité.

Et, de nouveau entre parenthèses, notons qu'un Polonais d'aujourd'hui possède une particularité qui étonne souvent un Européen de l'Ouest : les classiques de son pays continuent à l'enflammer. Il est capable de croiser le fer pour défendre tel ou tel auteur du XIXe siècle contre son concurrent de la même époque, il se lance dans un débat aussi vigoureux que celui qu'il mène sur l'actualité politique. Sienkiewicz a donc toujours ses adeptes et ses détracteurs, les deux parties continuant à le lire. Classé écrivain de droite, on le tire à présent vers la gauche, pour la présence des figures féminines fortes et indépendantes, pour sa critique de l'aristocratie et des élites, pour son rapport révérencieux envers le peuple...

Dans cette prose « trop populaire », on découvre la maîtrise parfaite du suspense, de l'intrigue principale et des péripéties, des formidables images des batailles. Autrement dit, Sienkiewicz partage le sort de la littérature populaire d'une qualité parfaite avec laquelle le savant, le chercheur et le critique ne savaient longuement pas quoi faire et quoi dire au lecteur qui y restait farouchement fidèle. Pourrait-on parler du « syndrome Tolkien », c'est-à-dire de la lecture accessible et indispensable à tout amoureux d'une bonne prose et que l'on n'étudie peut-être pas assez ? Parce que le lecteur aime toujours autant ces romans immersifs d'autrefois qui l'entraînent dans un univers complet, dense, aussi prenant que les meilleurs films en séries et en saisons. Ajoutons ici que la version cinématographique du *Déluge*, qui date de 1974, dans la mise

en scène de Jerzy Hoffman, a été nommée à l'Oscar du meilleur film étranger et ne s'est inclinée que devant « Amarcord » de Federico Fellini.

Et disons, pour conclure, que nous sommes toujours réconfortés par le conte et son combat entre le bien et le mal, que nous sommes nombreux à suivre les aléas de la grande histoire, à nous passionner pour l'exotique et l'inconnu, à apprécier la chronique des temps anciens ; et ajoutons qu'un bon roman « de cape et d'épée » revisité par un grand talent nous passionnera toujours, que l'épopée avec ses personnages frôlant le fabuleux a toujours le pouvoir de nous emporter et nous réconforter, précisément. Et de nous procurer ce « frisson métaphysique », l'élément indispensable qu'accompagne la réception de l'art vrai, selon la formulation de Witkacy, un autre artiste polonais majeur (de l'entre-deux-guerres).